

— Voici, vos étrennes, dit-il je vous les donne pour vous encourager à rester toujours une jeune fille honnête et travailleuse.

L'apprentis était rouge de joie.

— Parlons, maintenant... continua Léopold.

Il sortit avec la gamine et lui demanda :

— Êtes-vous contente ?...

— Oh ! oui, monsieur...un si beau cadeau !...je ne sais comment vous remercier...

— En ne me remerciez pas...Tout le plaisir est pour moi...Je suis riche et j'aime à donner...

— Vous habitez le faubourg Saint-Antoine ?...

— Oui, monsieur, tous en haut...

— Je vais justement de ce côté...Nous ferons route ensemble et nous causerons tout en marchant.

— Comme vous voudrez, monsieur.

— Si je vous adresse quelques questions, me répondrez-vous franchement ?

— Ah ! monsieur, c'est bien le moins...

— Ce soir, vers quatre heures, il est venu une dame au magasin où vous travaillez...

— Oui, monsieur.

— Vous la connaissez ?

— Je crois bien ! C'est une cliente de madame...une veuve qui a perdu son mari tout dernièrement et qui est très riche... Elle s'appelle madame Bertin.

— Je sais...je sais...Que venait-elle faire aujourd'hui chez votre-patronne ?

— Commander des dentelles qu'on doit lui livrer dès qu'elles seront arrivées de Belgique...Madame a écrit à Bruxelles pour hâter l'envoi...Même que je suis allée mettre la lettre à la poste un peu avant cinq heures.

— Est-ce que madame Bertin connaît votre nouvelle demoiselle ?...

— Qui ça ? M'am'selle Renée ?... Une faiseuse d'embar ras qui boit de l'eau rougie ?...

— Oui, mademoiselle Renée...

— Elle ne la connaît pas, mais il paraît que cette pimbêche l'intrigue et qu'elle voudrait la connaître, car elle n'en finissait pas de questionner madame sur la demoiselle.

— Que demandait-elle à votre patronne ?

— Oh ! un tas de choses...Qui était m'am'selle Renée... d'où elle venait, et costera...faut croire que c'est une orpheline, à ce qu'a répondu la patronne...alors m'ame Bertin avait l'air tout à épapouffée... elle devisageait la demoiselle, et toutes les deux se mangeaient des yeux...j'ai bien vu ça...

— Eh mais, vous observez à merveille...

— J'ai l'œil américain...Rien ne m'échappe...Finalement m'ame Bertin a dit à la patronne d'envoyer m'am'selle Renée lui porter les dentelles sitôt qu'elles seront arrivées.

Léopold fronça le sourcil.

— Plus de doute !...murmura-t-il. Est-ce que par hasard la voix du sang ne serait pas un vain mot, une balançoire d'auteurs de mélodrame ?... Est-ce que Marguerite devinerait que Renée est sa fille ?...Si elle la fait venir chez elle, c'est pour l'interroger...Le danger est là...il faut aviser...

— Est-ce que vous portez intérêt à cette pécote de m'am'selle Renée, vous, monsieur ? demanda Zénaïde.

— Non, pas le moins du monde...Si je vous parle de tout cela, c'est pour causer...

— Oui... oui...je comprends...Histoire de passer le temps en défilant la langue...

— Tout juste...Quand doivent arriver les dentelles ?

— Dans cinq ou six jours, a dit madame...Monsieur nous y voilà, c'est ici que maman demeure, fit la gamine en s'arrêtant.

— Je vais donc vous quitter...Reviens mon enfant...A propos, ne parlez à personne de notre causerie et des questions en l'air que je vous ai adressées ; on me croirait curieux, et je ne le suis pas.

— Soyez tranquille, monsieur...Boucho cousue, je vous le promets...D'abord, ce que nous avons pu dire ça ne regarde personne...

— J'aurai grand plaisir à vous revoir...

— Monsieur, c'est facile...je sors du magasin tous les jours à neuf heures...

— Un de ces soirs vous me trouverez sur votre passage.

— Tant mieux, monsieur, et merci encore !...

Zénaïde disparut dans l'allée d'une maison et dissimula son petit écorin au plus profond de sa poche, en murmurant :

— Plus souvent que je vas les montrer à maman, mes belles boucles d'oreilles ! Elle aurait bientôt fait, maman, de les « fichez » au clou pour payer le terme !...Je les mettrai quand je dirai que c'est du « toc, » et que ça vient de la boutique à vingt-neuf sous...

Puis l'apprentis gravit rapidement l'escalier raide et mal éclairé conduisant au dernier étage.

Léopold redescendit le faubourg. Il pensait :

— Les dentelles arriveront dans cinq ou six jours...Il faut qu'avant cinq ou six jours, tout soit fini.

La situation devenait effrayablement tendue. L'évadé de Troyes le comprenait bien, s'en préoccupait, et se mettait l'esprit à la torture pour découvrir un moyen ingénieux de supprimer la fille de Marguerite sans attirer sur ses agissements l'attention de la police.

Or, le problème était difficile à résoudre. Aucun fait isolé ne se produisit pendant la fin de la semaine.

Renée arrivait au magasin de madame Laurier le matin à neuf heures précises, et le quittait à neuf heures du soir pour retourner à son logement où elle ne manquait jamais de trouver chez la concierge une lettre de Paul. La jeune fille dévorait les tendres phrases de son fiancé, s'empressait d'y répondre et s'endormait heureuse, pleine de confiance en l'avenir.

Le dimanche arriva. Ce jour-là Renée fit une toilette de dont la sombre couleur n'excluait pas la coquetterie. Elle savait que Zirza la blonde devait venir la prendre au magasin, et qu'elles iraient rejoindre Paul et Jules pour se rendre avec eux à l'avenue de Saint-Mandé.

On se souvient qu'ils étaient invités tous les quatre au dîner offert en l'honneur du prochain mariage de Victor Bérail le contremaître, et de la gentille Etiennette Baudu.

Zénaïde s'était bien gardée de souffler mot à sa mère de la rencontre qu'elle avait faite et du cadeau qu'elle avait reçu, mais le dimanche matin, aussitôt sur le trottoir du faubourg Saint-Antoine, elle avait mis ses boucles d'oreilles avec un orgueil indigne.

Madame Laurier n'y fit point attention ; si elle les avait remarquées, la gamine se proposait de lui répondre :

TROISIÈME PARTIE.—MME VERDIER.

I.

À onze heures, comme chaque dimanche, on ferma le magasin et on déjeuna.